

Florence, octobre 2018

Désobéissance comme condition de désir

Gorana Bulat-Manenti

Freud nous apprend que la fonction de la libido c'est la présence effective du désir.

Le désir humain est iconoclaste. Rebelle par définition, pour exister il doit se départir de celui qui le précède, oblige, éduque, façonne à son image. Il doit sortir des pièges que l'aliénation propose sous ces modes brouillées, non détectables, d'une séduction facile des arguments d'un tout sécuritaire, d'un tout rationnel. Affirmer son désir dans sa singularité, comme séparé de ce qui le recouvre, requiert reconnaître sa contradiction intrinsèque et assumer un choix de solitude, grande source d'existence du sujet. Sans cette rébellion nous risquons de nous faire avaler, jusqu'à disparaître par le désir exclusif de l'Autre parental ou social.

Accepter les turbulences d'un enfant indocile comme étant la tentative de s'approprier les choses de sa vie, deviner que derrière ses entêtements énervantes se cache un désir tout neuf, est propre à la psychanalyse. Pourtant elle est mise aujourd'hui plus que jamais sur le banc des accusés et souvent interdite (autisme en France) car, (insulte aussi grande que ridicule), « peu scientifique », alors que la théorie freudienne dispose d'une élaboration et une corpus théorique d'une complexité et d'une richesse exceptionnelles. Freud était médecin et théoricien rigoureux : il a cassé les préjugés de son époque au prix d'une solitude qui était sa fidèle compagne. N'oublions pas que ces livres ont été brûlés sur les places publiques à cause de ce désir sexuel et rebelle inscrit sur chaque page.

T. est un jeune homme qui se dit désespérément triste, sauf lorsqu'il s'alcoolise ou couche avec une femme. « Déjà petit enfant j'étais malheureux, je comprenais mal les réprimandes de mes parents, la tristesse et la sévérité de mon père. À l'école je me suis battu pour défendre une copine injustement accusée et on m'a emmené voir le directeur qui m'a exclu de l'école pendant plusieurs jours. Je n'ai pas compris, je hurlais et pleurais pendant cette exclusion et on m'a donné des médicaments. Ensuite on m'a envoyé voir un psychanalyste.

Le désir se manifeste depuis l'enfance, depuis la naissance du sujet, et n'en déplaît pas aux Messieurs Blanquer et Dehaene il n'est pas causé par les gènes ou je ne sais pas quelles chimies cérébrales, mais par une désobéissance aux ordres et à l'emprise de ceux qui ont le pouvoir sur eux, un pouvoir par son essence toujours injuste. Les politiques, les institutions scolaires et les parents qui leur cèdent sans réfléchir sont eux mêmes souvent englués dans les préjugés d'une cécité mise en place pour soutenir le mensonge et maintenir le contrôle. Il faut à tout prix faire tarir et masquer les puits de la liberté que l'acceptation de l'inconscient, et du matériel refoulé pourrait libérer en autorisant à l'autre d'exister dans sa différence. Sénèque, il y a deux mille ans, nous mettait déjà en garde en disant qu'il n'y avait pas de plus grande erreur que de se conformer à la rumeur publique. Sinon, dit-il, nous risquons de nous faire emporter dans un tourbillon, jetés à bas d'un précipice, par une erreur transmise de main en main. « Nous nous mourrons des exemples d'autrui, » remarque-t-il, en ajoutant que « nous guérissons à la seule condition de nous distinguer de la multitude, malgré la vérité que la foule se dresse pour défendre son propre mal. » Et nous la connaissons aujourd'hui cette foule agressive devant la perte possible de sa jouissance sadique qui veut éteindre la psychanalyse par sa propre peur de l'inconscient, par sa peur du désir – rebelle par

définition. N'oublions pas qu'éliminer l'existence de l'inconscient sert à occulter et rendre obscur la présence de la sexualité dans la vie psychique comme moteur de nos actions. « La pulsion est ce montage dont la sexualité participe à la vie psychique d'une façon qui doit se conformer à la structure qui est celle de l'inconscient ». ¹

Le jeune homme me confie dans une des premières séances : « J'ai vu aussi un psychiatre qui m'as donné tellement de cachets que je ne pouvais plus travailler ». Pour le diagnostic il hésitait entre schizophrénie et psychose, en disant que « c'était pour la vie », il fallait accepter. Mais je ne vais pas bien je n'arrive pas « à accepter que c'était pour la vie ». Un patient m'a donné votre adresse. En fait je viens vous voir car suis « en permission », finalement on m'avait hospitalisé en psychiatrie. »

Les diagnostics faciles et dégradants, exclusion de la psychanalyse et de la psychiatrie classique qui a été le premier soubassement de la découverte de la psychanalyse avec laquelle elle avait tissé des liens solides et fructueux, des diagnostics simples et faux des DSM enseignés en psychiatrie et psychologie dans toutes les universités avec la culpabilisation de tout mouvement hors des chemins préconçus, bouchent l'accès au sujet singulier et inventif car « hors contrôle ». Ils méconnaissent volontairement les trésors que ces symptômes cachent devant la peur de la séparation, de la différence, devant l'altérité, la féminité, car surprenante, nouvelle. Oui, la psychanalyse peut par les voies de l'inconscient débarrasser de leurs obéissances aveugles à un ordre incestueux, et c'est pour cela qu'elle est redoutée et rejetée. Elle dévoile la soif de cruauté qu'intronise l'ordre patriarcal en le transmettant de génération en génération. C'est pour cette raison éminemment politique qu'elle provoque la haine et le rejet.

Mon jeune patient me dit trouver une excitation particulière à coucher avec des femmes inconnues. Il les rencontre dans la rue, dans le métro, sur les réseaux sociaux. Ces relations ne durent guère que quelques heures. Certaines des femmes séduites disent ne pas comprendre, d'autres souhaitent le revoir, tombent amoureuses de lui. Les relations sexuelles se passent sur le mode pervers où les pulsions partielles sont engagées, il y a un évitement qui ressemble à une méconnaissance infantile, pour lui, de l'existence du vagin.

Il essaie, il me semble, de sortir des moments d'une sorte de mélancolie par l'érotisme : il change de copines très fréquemment, celles qui l'intéressent sont surtout des femmes tristes. Il dit qu'il est poussé vers ses amantes par le seul désir de « vaincre souverainement leur peine ». Lorsqu'il affirme que « pour lui, comme à l'ordinaire, il n'avait que la joie innocente de les sentir « heureuse » par lui... » C'est sur cette déclaration que je décide d'interrompre la séance, de manière interrogative sur le lapsus le féminisant sans qu'il ne s'en aperçoive.

Comme Freud l'a remarqué, pour l'homme, l'idée de sauver est centrale dans un certain choix d'objet d'amour.

« Par un de ces petits changements de signification qui sont facilités dans l'inconscient – processus que l'on pourrait comparer dans le conscient au glissement d'un concept à un autre – "sauver la mère" acquiert la signification lui donner ou lui faire un enfant. Dans le fantasme de sauver, le fils s'identifie complètement au père. Sauver peut voir son sens varier selon qu'il est fantasmé par une femme ou par un homme. Cela peut signifier aussi bien faire un enfant – être cause de sa naissance (pour l'homme) que : mettre au monde un enfant (pour la femme) ² ».

Il a l'air triomphant, me dit se sentir libre, autonome, « un vrai homme », et utiliser les femmes comme des objets : il dit agir comme son père agissait lorsqu'il était enfant, « un véritable Don Juan ». Coucher avec des parfaites inconnues représente pour lui une

¹J. Lacan La pulsion partielle, p.160 Séminaire livre XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Seuil 1973

²S. Freud, « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse », *op. cit.*, p. 48.

revendication virile. Lorsque je le questionne vivement quant à cette conviction datant de l'enfance il est étonné, en colère, il proteste bruyamment, affirme ne plus vouloir continuer son analyse. Mais il revient. Lacan note que le désir c'est l'interprétation, c'est important de ne pas perdre de vue cet outil essentiel de l'analyse. Il est important de savoir provoquer un saisissement, une révolte qui vise le psychanalyste et que celui là se doit de supporter, car il confronte le sujet à la possibilité et la responsabilité de son propre acte hors de la cage incestueuse. Malgré les récriminations de ce patient j'ai tenu bon en soulignant un autre lapsus : au lieu de dire « le père « *les* » séduisait » avait dit « le père « *mes* » séduisait... « C'est vrai, enfant longtemps je pensais que mon père me ferait un enfant à moi aussi un jour... » me dit-il, confondu.

Un jour, ce jeune homme me dit qu'il a donné beaucoup d'argent à une vagabonde inconnue qui l'a accosté dans la rue. Il associera dans la séance cet acte à l'idée de sauver son père encore dépendant économiquement de ses parents, mais imbattable quant au nombre de ses conquêtes. Il avoue qu'en donnant de l'argent à cette inconnue il voulait la mettre en dette et obtenir des relations sexuelles de cette personne « pauvre, démunie comme toutes les femmes ». « Mon père aurait fait la même chose » conclut-il fièrement, en ajoutant : « Mais je ne lui arriverais jamais à la cheville, il est tellement plus séducteur « *de moi* » au lieu « *que moi.* » Double lapsus, et répétition...L'analyse progresse, mais il est mécontent, dit ne pas avoir l'impression de bouger, me reproche de lui faire dire ce qu'il ne voudrait pas, ce qu'il ne faudrait pas...pour qu'il aille mieux. J'accepte ses critiques sans problème. Cela fait partie du chemin escarpé que nous sommes en train de faire, loin d'une autoroute tracée à l'avance. « C'est fou, vous m'en voulez même pas lorsque je suis désagréable... », remarquera-t-il un jour, « je peux aussi être de bonne humeur. De vous parler m'intéresse, surtout de vous raconter les choses de mon enfance. Aujourd'hui je la vois différemment cette période. » Un avenir s'ouvre à lui hors hôpital psychiatrique. Il sort de cette hospitalisation qui a duré un an grâce à un ami psychiatre/ psychanalyste qui adapte et réduit son traitement.

A force de venir à ses séances grâce à la loi implacablement scientifique que découvre la répétition de ses lapsus et autres actes manqués il s'est rendu compte, avec la mise en lien de l'actuel avec l'infantile, qu'il séduisait et objectivait des femmes en répétant à l'envers la séduction qu'il subissait lui même pendant son enfance par son propre père. La rébellion, celle qui autorise le désir de pointer son nez, a-t-elle eu lieu? Car son désir d'homme qui n'éprouve plus l'affreuse terreur devant le féminin, s'est-il enfin manifesté? Un jour il dira, stupéfait : « j'ai « vraiment » fait l'amour avec une femme ...j'ai réussi la pénétration...Cela n'a pas duré longtemps, mais j'ai réussi... C'est venu naturellement. » Lacan ne dirait-il pas que « Le désir c'est en somme l'interprétation elle même. » ?

Pour la névrose comme pour la psychose, il y a éternellement un père qui est de trop, gêneur, qui est celui qu'il convient de tuer pour jouir, accéder à sa part refoulée vécue comme « La chose perdue ». Or, chez le névrosé, l'amour pour le père protecteur va aussitôt le faire renaître devant l'immensité de l'abîme maternel qui risque de s'ouvrir si ce père ne répond pas à l'appel. La fragilité de sa réponse va être saisie comme preuve

de sa défaillance et symptomatisée : le symptôme abrite le souhait d'un père toujours à la hauteur, le père de la Horde en quelque sorte, et protège le sujet de son acte et de sa castration. Il maintient aussi l'espoir qu'il y ait du père qui libère sans qu'il ait à faire des efforts de la rébellion, de l'emprise maternelle. Certains symptômes, comme la spasmophilie, les vertiges, la peur du vide, relèvent directement de cette question de l'absence d'appui manifestée par le père ou un de ses substituts.

Aujourd'hui le deuil d'un père de `Totem et tabou, un père tout puissant qui fait la loi devrait être en œuvre. Mais ce père tout-puissant fait toujours rêver les enfants qui convoitent sa place de celui qui fait la loi aux enfants et aux femmes, aux plus faibles. C'est cette oubli de l'infantile qui se manifeste en analyse : son côté pervers polymorphe de l'enfance au lieu de s'estomper devant la reconnaissance du génital, du féminin, cède le passage à la soif du pouvoir, à la soif d'être ce père cruel et capricieux.

Dans un certain nombre de dépression et dans la mélancolie, nous avons le père du Totem, le père tout-puissant, qui est corrélatif à l'hallucination du pénis maternel, pulsionnel selon les théories sexuelles infantiles, ne reconnaissant pas encore la genitalité. Il y aurait comme une impossibilité pour le sujet de se révolter et de le tuer symboliquement par un acte fait hors soumission et obéissance car coupablement lié à la mère d'une part et terrorisé par l'hostilité à son égard de ce père. Ce père de patriarcat réside dans la peur de chuter dans l'abîme maternel si ce père n'est plus là, puisqu'il incarne physiquement la seule adresse possible, il reste celui qui peut agir à la place du sujet. Le sujet n'ose pas risquer la castration maternelle, il ne peut que poser l'acte en se prenant pour ce père, en imitant ce père et sa puissance et non au nom de son propre désir. Cette violence supposée à la place paternelle fait parfois que certains hommes partent et quittent leurs compagnes au moment de devenir père de peur de les violenter. » Le père étant perçu comme seul propriétaire du nom, le sujet ne perçoit pas son acte comme sien, comme possible, car le père et lui-même ne faisant qu'un, si ce père n'est plus là, il risque de l'entraîner dans sa chute mortelle. Lacan nous dit que le moi idéal se situe du côté du phallus maternel, tandis que l'Idéal du moi est du côté paternel. Dans la psychose, les deux instances risquent de se confondre au profit du Moi idéal, mortifère.

La psychanalyse découvre le féminin et son énigme perpétuelle, sa clinique démasque la peur de la sexualité génitale que cette reconnaissance implique, elle la nomme angoisse de castration, centrale dans le travail d'une analyse. Longtemps et dans de nombreux cas aujourd'hui au 21 siècle la femme était considérée comme étant la seule castrée, tandis que l'homme, lui, ne serait pas soumis à cette chose dégradante ! La psychanalyse démontre que le rapport au féminin est le pivot d'une humanisation possible, il est le principe de toutes les autres inégalités et oppressions qui en découlent. Gérard Pommier en évoquant la bissexualité psychique remarquée par Freud, écrit que les hommes font la guerre dans le refus de leur part de féminité, pour savoir qui serait moins femme que l'autre. La pulsion d'emprise serait-elle proportionnelle à l'angoisse devant le féminin ?

« La réalité de l'inconscient est sexuelle » cette vérité est insoutenable, nous le savons depuis Lacan et l'inconscient se sont des effets de la parole sur le sujet. L'analyse est la seule méthode à reconnaître la légitimité de l'inconscient et des choses refoulées, Si ces éléments manquent la connaissance des possibilités de l'épanouissement humain s'appauvrit tragiquement.